

Psychothérapie et sciences humaines

André Jacques

Volume 29, numéro 2, 2020

L'empire du faux : deuxième partie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077171ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1077171ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacques, A. (2020). Psychothérapie et sciences humaines. *Filigrane*, 29(2), 57-71.
<https://doi.org/10.7202/1077171ar>

Résumé de l'article

Voici une contribution à un débat qui a cours actuellement, tout au moins dans le pré carré des psychothérapies au Québec, mais aussi partout où se pratique cette sorte d'intervention. D'aucuns s'y réclament des « données probantes » telles que définies par des critères scientifiques, selon une certaine acception du mot « science ». D'autres mettent l'accent, sans pour autant vouloir faire l'économie de la rigueur, sur l'aspect relationnel de l'acte psychothérapeutique. Les réflexions qui suivent tenteront d'aller à la racine de cette opposition, ou du moins à l'une d'entre elles. J'aurai recours pour ce travail à des penseurs préoccupés par la nature de la science et par l'effet de la pratique de celle-ci sur les deux grandes catégories d'objet : la nature et l'humain.



Psychothérapie et sciences humaines

André Jacques

Résumé : Voici une contribution à un débat qui a cours actuellement, tout au moins dans le pré carré des psychothérapies au Québec, mais aussi partout où se pratique cette sorte d'intervention. D'aucuns s'y réclament des « données probantes » telles que définies par des critères scientifiques, selon une certaine acception du mot « science ». D'autres mettent l'accent, sans pour autant vouloir faire l'économie de la rigueur, sur l'aspect relationnel de l'acte psychothérapeutique. Les réflexions qui suivent tenteront d'aller à la racine de cette opposition, ou du moins à l'une d'entre elles. J'aurai recours pour ce travail à des penseurs préoccupés par la nature de la science et par l'effet de la pratique de celle-ci sur les deux grandes catégories d'objet : la nature et l'humain.

Mots clés : données probantes ; épistémologie ; psychothérapie ; Wilhelm Dilthey ; sciences humaines.

Abstract: This paper is a contribution to a debate that is currently taking place in the well-defended field of psychotherapy in Quebec, but also wherever interventions of this nature are practiced. Some are claiming “evidence-based practice” as defined by scientific criteria, in accordance with a particular definition of the word science. Others emphasize the relational dimension of the psychotherapeutic act, but without sacrificing its rigour. The reflections that follow will attempt to get to the root of this opposition, or at least to one possible source. As a part of this task, I will resort to thinkers preoccupied with the nature of science and the effect of its practice on the two major object categories: nature and human phenomena.

Key words: evidence-based practice; epistemology; psychotherapy; Wilhelm Dilthey; social science.

L'envoi relativement récent à la présidente de l'Ordre des psychologues du Québec (OPQ) de textes écrits par des psychothérapeutes adeptes des approches « relationnelles » en psychothérapie¹ a entraîné de la part du directeur de la qualité et du développement de la pratique de l'OPQ une réponse nuancée et assez substantielle (Desjardins, 2016). Le « Mot de la présidente » du mois de mai 2016 (Grou, 2016) dans la même revue apporte une réflexion laissant toutefois flotter bien des aspects de ce débat.

On peut s'imaginer qu'une des raisons de la relative timidité de ces réponses résiderait en ceci : tout en reconnaissant l'importance de la

dimension relationnelle dans la pratique de la psychothérapie, la présidente et son comité d'administration ne voient aucune raison de s'alarmer devant ce que dénoncent ces écrits. Après tout, si le vent social dans le milieu des soins psychologiques tourne en direction de références prépondérantes conduisant le public vers les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) et d'autres disciplines se réclamant de la science, on n'y peut rien. On n'a pas à contrer cette tendance, tant que ledit public n'est pas victime d'abus et de malversations dûment identifiés par le ministère et son agent (l'OPQ) et appelant des sanctions. Qui plus est, l'OPQ ne peut rien au fait que les tenants des « données probantes » se rendent plus présents et crédibles aux yeux du public que ceux et celles qui axent leurs interventions sur la relation et l'expérience, ou encore le « vécu » (conscient ou inconscient) du couple thérapeutique. Enfin, on doit s'accommoder des contraintes du ministère gérant la santé publique et des pressions des puissantes compagnies d'assurance.

Un serment

On pourrait envisager une autre raison à cette frilosité de réponse et à la posture incertaine des praticiens de la psychothérapie insistant sur la facette relationnelle de leur travail. Tout ceci aurait peut-être à voir avec les retombées d'un événement de portée beaucoup plus large, survenu en 1842 à Berlin devant un parterre de savants. Il s'agit du serment formulé cette année-là par le jeune et prometteur physiologiste Emil Heinrich du Bois-Reymond (1818-1896) et dont voici une transcription :

Brücke, Helmholtz [ses collègues, qui connurent eux aussi une carrière scientifique prestigieuse] et moi avons pris l'engagement solennel d'imposer cette vérité, à savoir que seules les forces physiques et chimiques, à l'exclusion de toute autre, agissent dans l'organisme. Dans les cas que ces forces ne peuvent encore expliquer, il faut s'attacher à découvrir le mode spécifique ou la forme de leur action en utilisant la méthode physico-mathématique, ou bien postuler l'existence d'autres forces équivalentes en dignité aux forces physico-chimiques inhérentes à la matière, réductibles à la force d'attraction et de répulsion. (cité dans Assoun, 1981)

Ce physicalisme radical, associé à la prépondérance accordée aux mathématiques, sert depuis lors de base à ce qu'on peut difficilement nommer autrement que le scientisme européen, nord-américain et sans doute

mondial. Selon ce qui est devenu maintenant un postulat, tout phénomène observable peut être étudié par la « science », dont le modèle de base réside dans la physique, la chimie et leurs dérivés. De plus, cette étude ne peut être menée à bien que grâce à la quantification et au traitement mathématique des données.

Il n'est pas surprenant qu'un tel credo ait émané en plein essor de la Révolution industrielle qui commençait à ébranler à cette époque les sociétés européennes et nord-américaines. D'autres versions tout aussi exaltées de cette exhortation ne manquèrent pas de se faire jour, exhortation dont les échos nous atteignent aujourd'hui encore.

Plus tard dans sa carrière, en 1880, 40 ans après son célèbre serment, du Bois-Reymond formula bien dans une allocution passée à la postérité sous le titre *Ignoramus et ignorabimus* (« nous l'ignorons et continuerons de l'ignorer ») certaines limites au pouvoir de la science. Il reconnaissait que les questions telles que la nature ultime de la matière et de la force, l'origine du mouvement et celle des simples sensations (« une question transcendante ») ne cesseraient de nous échapper. Mais l'amende honorable que constituait cette allocution ne contribua en rien à l'endiguement de la vague scientiste qui atteint nos rives près de 200 ans plus tard.

Notons que le médecin viennois Sigmund Freud (1856-1938), pourtant évoqué comme chercheur de référence en matière psychique, et donc qualitative, surfa allègrement sur cette vague. Fidèle à ses débuts comme spécialiste en neurologie, il n'eut de cesse de réclamer pour la discipline qu'il édifia le statut de science, au sens des auteurs du serment de 1842². L'« analyse » du terme « psychanalyse » se veut d'ailleurs une référence directe au procédé à la base de la chimie. Pour Freud, homme de son époque, ce n'était qu'une question de temps avant que les phénomènes psychiques puissent être étudiés par la science telle que définie par les savants berlinois et que la souffrance psychique puisse être soulagée par des techniques issues de la même voie. La prédiction de Freud semble bel et bien en voie de confirmation, si on se fie à l'efflorescence des psychotropes issus de travaux de recherche menés par des chimistes et des biologistes.

En dehors de l'univers des molécules, les recherches en psychologie fondamentale et appliquée sont elles-mêmes désormais indissociables de cet outil constitué par les mathématiques, fidèles servantes (ou maîtresses) des sciences pures, compagnes qui sont de nos jours bien loin de la qualité que leur attribuent certains mathématiciens, tel Cédric Villani, pour qui « les mathématiques sont la poésie des sciences » (Villani, 2019). L'auteur et

essayiste Pierre Henrichon présente pour sa part une tout autre vision des mathématiques, à saveur complotiste, quand il parle de la mathématisation effrénée du monde et de la déferlante néolibérale du *Big Data* (Henrichon, 2020). La plupart des praticiens des sciences naturelles tiennent évidemment à l'égard des mathématiques des positions moins extrêmes.

Un critique

Toutefois, un philosophe de 15 ans le cadet de Du Bois-Reymond lança et contribua à alimenter un vigoureux débat sur la nature et la portée de la science. Wilhelm Dilthey (1833-1911), qui fit carrière à l'Université de Berlin et publia de nombreux ouvrages sur des questions d'épistémologie et de théorie de la connaissance, élaborait une contestation du scientisme pur et dur. La polémique qui s'ensuivit alimenta la pensée des Nietzsche, Weber, Simmel, Husserl, Heidegger, Spengler, Cassirer et celle de nombreux penseurs plus près de nous, tels Derrida, Gadamer, Castoriadis et Habermas.

Dilthey déploya tout au long de son œuvre une distinction couramment utilisée de nos jours par les penseurs soucieux de caractériser les modes de pensée propres aux diverses disciplines scientifiques. Il s'agit de la distinction, qui fait toujours débat, entre sciences de la nature (physique, chimie, biologie, etc.) et ce que le philosophe du XIX^e siècle appelait « sciences de l'esprit » ou « science empirique des phénomènes de l'esprit », désignées de nos jours par l'appellation « sciences humaines » – on sait que celles-ci se méritent souvent de la part des praticiens des sciences naturelles le qualificatif peu engageant de « sciences molles »...

Cette distinction se fonde sur une différence fondamentale entre, d'un côté, les phénomènes naturels qu'étudient la physique, la chimie et les disciplines apparentées et, de l'autre, les phénomènes relevant de l'humain, qu'étudient l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, l'économie, certains chapitres de la philosophie, et évidemment la psychologie³. Il va de soi qu'une part importante de l'humain, en tant qu'être régi par les lois de la physique, de la biologie et de la chimie, peut faire l'objet d'une ou l'autre des sciences naturelles. Mais il y aurait chez l'humain des éléments dont les sciences de la nature ne sauraient rendre compte dans leurs propres termes. La définition de l'humain comme être « bio-psycho-social » doué de conscience reflète cette complexité.

Selon la pensée de Dilthey et les conceptions de son époque, les changements qui s'opèrent dans la nature surviennent selon un ordre mécanique et

ils renferment toutes les conséquences qui suivront, comme en témoignent les prévisions très rigoureuses et la plupart du temps infaillibles portant sur les phénomènes que scrute par exemple l'astronomie (quoique même les astronomes peuvent errer, en particulier dans leurs calculs). Ces prévisions se fonderaient sur le postulat cher au siècle des Lumières selon lequel la raison et le possible coïncident : qu'univers naturel et démarche rationnelle ont entre eux une relation d'homologie, voire d'homomorphisme.

En matière humaine, le jeu de la causalité inanimée se trouve doublé, sinon remplacé, par le jeu des représentations, des significations, des sentiments, des mobiles.

Une chute d'eau se compose de molécules homogènes juxtaposées [dont on peut à coup sûr prédire l'évolution] ; mais une simple phrase, qui n'est pourtant qu'un souffle sorti de notre bouche [ou, de nos jours, un énoncé tapé sur un clavier d'ordinateur], peut ébranler toute l'âme d'une société et tout un continent, en suscitant des motifs d'action dans des entités psychiques pourtant bien individuelles. [...] On n'aperçoit pas de limites à la richesse des caractères particuliers qui se manifestent dans ce jeu de réactions. (Dilthey, 1883)

Difficile de ne pas penser ici à la portée de certains *tweets*, mais aussi à celle d'une parole juste et à propos prononcée par un psychothérapeute ou un psychanalyste sur fond de celles prononcées par la personne qui consulte. Ces mots ont alors un effet marquant sur tout le réseau de significations du patient ou analysant et même souvent sur son entourage.

C'est dire que dans le domaine de l'humain, du psychologique, du social et de l'historique, les phénomènes apparaissent dans un entrelacement structurel et temporel (synchronique et diachronique) dont la complexité dépasse l'instrumentation conceptuelle et méthodologique des sciences de la nature. À cette complexité inhérente aux phénomènes humains s'ajoute un fait fondamental : le scientifique en matière humaine est partie prenante de ce qu'il tente d'étudier. Et toute entreprise d'étude ou d'intervention en matière humaine ne peut pas ne pas être affectée par la synchronie et la diachronie de ce qu'elle étudie et de ce sur quoi elle tente d'intervenir, que ce soit un phénomène social ou individuel. Le travail scientifique et technique d'un psychologue place celui-ci au cœur de cette conjoncture. Mais, en tant qu'« êtres-dans-le-monde », les scientifiques du naturel échappent-ils à cette condition ? Cette question dépasse évidemment le cadre du présent texte, mais nous y reviendrons.

Quoi qu'il en soit,

les sciences de l'esprit [les sciences humaines], écrit Dilthey, ont le droit de déterminer elles-mêmes leur méthode en fonction de leur objet. Les sciences doivent partir des concepts les plus universels de la méthodologie, essayer de les appliquer à leurs objets particuliers et arriver ainsi à se constituer, dans leur domaine propre, des méthodes et des principes plus précis, tout comme ce fut le cas pour les sciences de la nature. Ce n'est pas en transportant dans notre domaine les méthodes trouvées par les grands savants que nous nous montrons leurs vrais disciples, mais en adaptant notre recherche à la nature de ses objets et en nous comportant ainsi envers notre science comme eux envers la leur. (Dilthey, 1883)⁴

Or les objets des sciences humaines ont ceci de particulier et de spécifique qu'ils parlent. C'est dire que, pour communiquer, ils puisent constamment à même la culture où ils baignent, ainsi que dans leur histoire personnelle et collective. Si l'histoire, la sociologie, l'anthropologie ne peuvent compter que sur des traces de paroles inextricablement incorporées aux forêts du passé ou de grands ensembles, il en est tout autrement dans les disciplines liées à l'intervention auprès d'individus. Car ces « objets »-là sont aussi et d'abord des sujets porteurs d'une parole singulière, même si celle-ci peine souvent à se poser et à être reconnue comme telle.

Voilà pourquoi aussi les sciences humaines ne sauraient se limiter à des tentatives d'*expliquer* (*erklären* en allemand) les phénomènes qu'elles étudient, comme le font à juste titre les sciences naturelles en tentant de cerner leurs causes ou tout ce qui leur est associé. Ces sciences peuvent la plupart du temps avancer des mises en relation hautement probables entre des variables qui auront été soigneusement définies et délimitées. Ces variables sont en fait construites intellectuellement à partir d'éléments artificiels, dit Dilthey, c'est-à-dire découpés à même des hypothèses construites *a priori* au sein de sciences qu'on pourrait qualifier de « régionales ». Les objets sur lesquels porte ici la recherche sont

par définition bien distincts dans l'espace. Ils sont aussi conçus théoriquement en tant qu'entités ponctuelles sans véritable temporalité interne et donc, d'une certaine façon, autonomes par rapport à l'histoire réelle du monde (le temps des expériences de laboratoire classique est par excellence un temps idéalisé : à la fois itératif et infini). (Miskiewicz, 1998)

Avec des « sujets », la temporalité est toutefois une composante essentielle de l'identité de ceux-ci, en concomitance avec le réseau de relations dont ils sont issus et celui où ils évoluent dans le présent.

Les « sciences empiriques des phénomènes de l'esprit » (les sciences humaines) œuvrent ainsi sur des matières dont la complexité synchrone et diachronique appelle une opération mentale autre que celle requise et pratiquée en sciences naturelles. Dilthey nomme ce mode d'appréhension des phénomènes humains *compréhension* (*Verstehen* en allemand). Ce terme est associé, en français aussi bien qu'en allemand, à une forme d'empathie, ce qui n'a pas manqué de hérisser les naturalistes du XIX^e siècle et qui continue d'avoir le même effet sur bien des contemporains.

Pour Dilthey, la pratique du *Verstehen* consiste essentiellement en l'acte par lequel le chercheur se « met à la place » des sujets humains qu'il étudie, ou tout au moins reconnaît sa parenté avec ceux-ci, et s'efforce de reconstituer l'expérience de ces sujets. Au lieu de se situer à l'extérieur d'eux et de les considérer comme *objets* de recherche, il s'efforce de les penser en tant que *sujets* engagés dans un monde de significations propre, sur fond d'une histoire collective et individuelle particulière.

Les nombreux travaux contestant le *Verstehen* à l'époque de Dilthey et jusqu'à nos jours n'ont pas empêché, par exemple, le sociologue Max Weber (1884-1920) et ses adeptes actuels d'adhérer pleinement à cette position dans leurs travaux. Cela a contribué à distinguer Weber et ses héritiers des sociologues de son époque, rattachés au positivisme et aux méthodes issues des sciences naturelles. Ceux-ci, comme leurs descendants contemporains, font grand usage des méthodes quantitatives, au point, comme nous l'avons vu plus haut, de carrément préconiser la mathématisation du monde, alors que d'autres penseurs, sociologues ou autres, préconisent, en concomitance avec leur souci des quantités, le recours soutenu aux méthodes qualitatives dans leur étude des phénomènes sociaux.

Degrés du *Verstehen*

Le rapprochement proposé ici entre la « compréhension » (*Verstehen*) et Max Weber appelle une précision. Car un sociologue ne « comprend » pas de la même façon qu'un philosophe, un historien, un anthropologue, un sociologue, un psychologue ou un psychothérapeute. Et parmi les psychothérapeutes, des différences existent aussi. La position compréhensive peut se détailler en « degrés ».

Un historien par exemple retracera et rapportera un faisceau de témoignages d'événements du passé reposant sur des documents (« données probantes » s'il en est, pourvu qu'ils aient été soigneusement authentifiés), en s'efforçant de les relier entre eux de façon à reconstituer leur logique et à comprendre et faire comprendre comment ils sont liés et comment ils découlent d'autres événements antérieurs ou contemporains. Et ici, l'opération du *Verstehen* est incontournable. Même s'il peut reconnaître des parentés entre l'époque qu'il étudie et la sienne, il garde face à son objet d'étude une distance confirmant à ce qu'il étudie son statut d'objet – et qui plus est d'objet à jamais révolu – et à lui-même son statut de sujet œuvrant en histoire, puisque c'est là sa spécialité.

Un anthropologue ou un ethnologue, ces praticiens des « sciences sociales de l'observé » (Lévi-Strauss), tout en disposant de faits et de témoignages dont ils peuvent être des observateurs directs plutôt que de s'en remettre seulement à des documents ou à des traces, gardent eux aussi leurs distances. Mais ils ne peuvent pas faire l'économie dans leur entreprise de compréhension des répercussions de leur présence sur les « objets » observés, qui s'avèrent être eux aussi des sujets qui pensent et qui parlent. Les travaux de Lévi-Strauss sur des peuples supposément primitifs ont profondément contesté la condescendance, voire le mépris des nations européennes envers ces populations et le colonialisme qui s'en est ensuivi.

Un psychologue en tant qu'observateur d'un ensemble de comportements dont il cherche à établir les liens et corrélations a lui aussi à prendre en compte les retombées des procédures d'observation et de recherche qu'il met en place (ce qu'il ne fait pas toujours). Son but est tout de même de comprendre ces « sujets », ce qui s'avère souvent, vu la complexité des variables en jeu, une tâche si ardue qu'il peut être tenté de s'en tenir à « expliquer ». Quand ils s'en tiennent à une approche de laboratoire ou à des résultats de mesures psychométriques, les faits psychologiques et les personnes qui les génèrent demeurent des objets.

Un psychologue qui pratique la psychothérapie ou des soins apparentés se doit, avant d'intervenir, de comprendre à qui il a affaire, et donc à quel *sujet*. Pour ce, il aura souvent recours à une grille plus ou moins élaborée et explicite de questions (ces questions pouvant demeurer implicites) qui guideront son exploration. À partir du portrait que lui permettront de dresser les réponses de la personne qui consulte et de la compréhension qu'il en tirera, il avancera des interventions censées promouvoir un certain mieux-être, ou tout au moins à amortir la souffrance.

S'il est un adepte des « données probantes » préoccupé de mesurer les résultats de son intervention, il est probable qu'il garde dans tout le processus le type et le degré de distance qui conviennent à un scientifique ou à un expert intervenant sur des sujets traités en objets à partir d'une compréhension « locale » de ce qui est en jeu, commandée par une logique de résolution de problèmes. Et il n'aura pas tendance à ouvrir l'exploration trop loin de la région immédiatement concernée par la demande.

S'il est plutôt un adepte d'une approche « relationnelle », il inclura dans sa compréhension, à un degré plus ou moins élaboré, ce qui relève de la relation qu'il établit avec la personne qui consulte. Cela l'amènera à considérer celle-ci comme un sujet et même un co-sujet, plutôt que comme un objet. Cette approche est particulièrement exigeante, en ce qu'elle demande à celui qui s'y engage comme « intervenant » de porter une attention aussi soutenue à sa propre expérience vécue qu'à celle qui s'exprime dans la parole ou le langage gestuel de son interlocuteur, du moins à ce qu'il peut en comprendre.

La situation psychothérapeutique permet par excellence de donner toute sa profondeur à une approche compréhensive en donnant toute sa force à la réalité de la personne humaine comme sujet. Cela ne diminue évidemment en rien l'importance de l'attention portée sur le consultant en tant qu'objet naturel, soumis aux lois et contraintes étudiées par la physique, la chimie et la biologie, ce à quoi les études et la pratique de la médecine donnent accès.

Une autre objectivité

Il va de soi que ce qui précède soulève la question de l'objectivité, idéal des scientifiques de la nature et fondement présumé des données ou plutôt des conclusions probantes : celles-ci ne peuvent être considérées comme probantes que si les savants qui y sont parvenus ont œuvré à partir de méthodes éprouvées et ce, en toute objectivité, en toute rigueur et en toute probité intellectuelle. Les chercheurs et les praticiens des sciences humaines ne sauraient se dérober à cette exigence. Certains évitent d'y échapper en s'inscrivant dans la continuité « objectivante » des sciences naturelles, faisant grand usage d'approches quantitatives, avec parfois des effets discutables⁵.

Pour d'autres, sans doute moins nombreux, qui font de la « compréhension » leur opération mentale privilégiée, une autre définition et une autre pratique de l'objectivité sont requises. On touche ici du doigt l'écart séparant en psychologie les adeptes des « données probantes » et ceux faisant de la relation et de l'expérience le terrain de leurs explorations, de leurs

interventions et de leurs recherches⁶. On a vu plus haut une tentative de formuler une « gradation » entre ces pôles.

« Objectivité ou scientificité en matière d'expérience » : ne serait-ce pas là un oxymore ? Pourtant, tout chercheur part bel et bien d'une expérience d'étonnement, de questionnement et d'intention (de « volitions », écrit Dilthey) le portant à mettre en place les opérations d'exploration, d'enquête, d'approfondissement requis pour mener à bien l'investigation et aboutir à une ou à des conclusions « probantes ». De plus, pratiquement aucune recherche donnant lieu à des publications ne se fait de nos jours par des chercheurs isolés. Les projets de recherche en quelque domaine que ce soit se réalisent par des équipes et sous-équipes, au sein d'institutions scientifiques chapeautées par des universités ou des complexes industriels, la plupart du temps interreliés, chacun poursuivant l'atteinte de ses propres buts en lien avec son histoire et ses intérêts.

Tout chercheur est ainsi « situé » et sa posture est indissociable d'une grande complexité où les distinctions claires entre les objets de la recherche et les sujets qui la mènent, ainsi qu'entre intérieur et extérieur, sont de plus en plus floues. Ce qui précède (« intérieur » et « extérieur ») constitue assurément des « données » incontournables, dont il importe de se demander où elles s'inscrivent dans l'analyse scientifique ; en somme, d'identifier ce qu'elles prouvent au juste, en autant qu'on se situe sur un terrain de données probantes (littéralement : de données « qui prouvent »).

L'objectivité telle que visée depuis les Lumières par les sciences de la nature propulsées par une Raison atemporelle se retrouve ainsi comme un horizon de plus en plus lointain, en dépit des protestations des puristes. D'ailleurs, écrit W. Miskiewicz,

la nature est-elle encore envisageable de la même manière qu'au 19^e siècle ? [L'émergence des physiques einsteinienne et quantique a porté un coup dur à la physique newtonienne, ravalée au statut de science régionale.] Cette nature est-elle toujours à considérer comme aussi solide et anhistorique ? Peut-on encore faire de la recherche dans les sciences de la nature sans réfléchir sur l'application des découvertes qui en résulte et sur les « volitions complexes » où elles s'inscrivent ? Les sciences naturelles peuvent-elles encore se passer de la réflexion sur la théorie de la connaissance qui les sous-tend ? (Miskiewicz, 1998)

Dans cette conjoncture, la seule sorte d'objectivité scientifique digne de ce nom ne peut venir que d'un processus constant de critique, régi par des critères qualitatifs, étayés bien sûr sur des critères quantitatifs. Cette objectivité présumée devrait porter non seulement, ni même d'abord, sur les méthodes et modalités, mais aussi sur le contexte institutionnel, voire socio-politique et socio-économique de la recherche, ainsi que sur les intérêts et « actes de volonté » en jeu⁷. Cette critique ne serait-elle pas d'ailleurs l'acte même de la science, pour laquelle, comme l'écrit Aurélien Barrau, « Tout est toujours sujet au doute. Tout peut être remis en cause et, dirais-je, tout doit l'être. Rien n'est acquis. Rien n'est sacré. Rien n'est intouchable » (Barrau, 2016)? À cet égard, sciences naturelles et sciences humaines sont ou devraient être pratiquées selon la même exigence.

Soulignons ici la réflexion de Thomas Piketty qui, dans son dernier livre, *Capital et idéologie* (2019), déplore la dérive prise par l'économie, généralement comptée parmi les sciences humaines, et les praticiens de cette discipline. L'auteur constate que l'économie s'est coupée des autres sciences humaines telles la sociologie, l'ethnologie et la psychologie, en se rabattant sur une foison de modèles mathématiques dans lesquels ils affirment voir toute et la seule vérité sur les affaires économiques. C'est là une position qui amène l'économie dans le giron de ces domaines voués à la quantification que sont les sciences naturelles. Cette perspective ne peut qu'accommoder les praticiens de la technique – qui est devenue le bras séculier des sciences de la nature –, sous la forme politique de la technocratie.

Se pourrait-il que la psychologie se voie menacée, ou tentée, par une dérive analogue? Et que la formation la plus répandue des psychologues d'aujourd'hui oriente ceux-ci vers des fonctions se rapprochant de celles imparties à des ingénieurs œuvrant en matière d'humeurs et de comportements?

En appliquant la démarche critique à la tension entre ces deux modes ou objets de science que sont la « nature » et l'« humain », on pourrait avancer que

[c]e ne sont [donc] plus les sciences de la nature qui servent de modèle de scientificité, mais, bien au contraire, c'est cette critique [issue de la pratique des sciences humaines, mais aussi de la nature même de la science] qui apporte les connaissances fondamentales sur l'objectivité et la méthodologie scientifique en général. Dans le contexte contemporain du développement des sciences et des technologies, une telle généralisation de la

théorie des sciences de l'esprit avec sa nouvelle conception de l'objectivité paraît d'une grande actualité. (Miskiewicz, 1998)

D'où l'on voit que les sciences dites molles ne devraient pas occuper le simple rôle d'adjuvants aux sciences ayant la prétention d'être dures et pures. Les sciences humaines et sociales peuvent permettre aux pratiquants des sciences naturelles de comprendre, en autant qu'ils le souhaitent, pourquoi et comment ils s'inscrivent personnellement et collectivement dans le *socius*. La réticence de bien des praticiens des sciences naturelles à recourir aux sciences humaines, où sont abordées des questions de « volitions », tiendrait-elle à ceci : la crainte d'attenter à la majesté autoproclamée des sciences dures et de dévoiler la nudité du roi ?

Rapportée à la situation psychothérapeutique, on est renvoyé directement à tout ce que vit et souhaite le psychothérapeute dans sa relation avec la personne qui le consulte (son propre transfert-contre-transfert, comme on nomme cette expérience en psychanalyse), ainsi qu'à toutes les implications de « vécu » liées à son insertion dans un contexte professionnel, institutionnel, voire social et culturel. Cet ensemble est par définition non mesurable et son impact sur l'issue du travail psychothérapeutique ne peut pas être prouvé hors de tout doute (le doute étant d'ailleurs, comme on vient de le souligner, un des moteurs principaux de la démarche scientifique). Mais ne pas s'efforcer de *comprendre* cette conjoncture et se limiter à tenter d'*expliquer* le lien au sein de l'infinité de couples de variables en cause vide le travail psychothérapeutique de son sang réel et du sens que porte la parole de la personne qui consulte.

Des précédents

En amont des réflexions du présent texte, Stephan Zweig, un admirateur du maître de la Bergasse, écrivit et publia en 1931, pour souligner le soixante-quinzième anniversaire de Freud, un essai rappelant certains jalons de la genèse de la « guérison par l'esprit » et une démonstration à cet égard de la suprématie de la psychanalyse.

Zweig, écrivain viennois jouissant à l'époque d'une réputation vaste et solide, se pencha sur la carrière de son compatriote Franz Anton Mesmer (1734-1815) et sur la vie et l'ascension fulgurante de Mary Baker Eddy (1821-1910), fondatrice aux États-Unis de la religion-secte *Christian Science*, qu'elle-même et ses millions d'adeptes proclamaient comme l'ultime et transcendante « médecine psychique moderne ».

Zweig explique que ni Mesmer, ni Baker Eddy n'ont su ni voulu reconnaître que la force de leurs méthodes respectives n'était pas liée, pour Mesmer, au « fluide magnétique animal », ni, pour Baker Eddy, au Christ ou à Dieu, mais bien à la suggestion. À la fin du XIX^e siècle, Freud lui-même, fasciné par les méthodes de Charcot et par les travaux d'Hippolyte Bernheim sur l'hypnose, « crut » au pouvoir psychique de l'hypnose et de la suggestion, ce qui, dans le contexte radicalement physicaliste de l'époque, s'avérait d'une grande audace. Celle-ci coûta d'ailleurs très cher à sa réputation devant les docteurs et savants viennois qui avaient vu en lui, selon leurs termes, un jeune neurologue fort prometteur. La suite des travaux de Freud allait leur réserver bien d'autres raisons de le condamner.

Mesmer avait dû payer ce prix à Vienne cent ans plus tôt, jusqu'à ce qu'il s'établisse à Paris et qu'il ait à y subir, par les critiques des savants universitaires en poste et celles des Jacobins, les mêmes sévices qu'à Vienne. Quant à la *Christian Science* de Baker Eddy, cette religion devenue secte connut en ce début du XX^e siècle, au terme d'une ascension sociale éclatante et après le décès de sa fondatrice sanctifiée, une chute vertigineuse par l'action combinée de la critique journalistique et celle des associations de médecins et d'universitaires.

*

Les histoires relatées par Zweig concernent les luttes menées en Europe et aux États-Unis aux XVIII^e, XIX^e et jusqu'au début du XX^e siècle contre les thérapeutes soutenant que la guérison des maux psychiques pouvait s'opérer par des voies autres que celles prescrites et pratiquées par les physicalistes.

Se pourrait-il qu'une des missions, fort légitime, de l'Ordre des psychologues du Québec, celui de la protection du public contre les malversations de personnes détournant l'acte psychothérapeutique, puisse constituer un lointain écho de ces luttes? Contrairement à ce qui s'est passé à l'égard de Mesmer et de Freud, il n'y a ici aucune campagne de dénigrement formel ou informel contre les psychothérapies relationnelles s'enracinant dans les sciences humaines.

Mais qu'en est-il de la formation universitaire des psychologues? L'accent qui y est mis sur la mathématisation des recherches et des analyses portant sur les résultats psychothérapeutiques, ainsi que sur l'« opérationnalisation »

des méthodes et mesures thérapeutiques, ne soulèverait-il pas un questionnement autant sur le plan épistémologique que sur le plan éthique ?

André Jacques
andrejacques@cooptel.qc.ca

Notes

1. Voir la lettre de Nadine Gueydan à la présidente de l'OPQ, la communication d'un groupe de psychothérapeutes (Claire Allard, Michel Brais et Geneviève Pilon) dénonçant à partir d'un sondage le biais présumé de médecins et de compagnies d'assurance à la faveur des TCC, ainsi que la lettre du 18 février 2016 à ce propos à la présidente de l'OPQ.
2. Sur la foi de Freud en la science, voir, entre autres références, *L'avenir d'une illusion* (1927) et le dernier chapitre de ses *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933).
3. Quant aux psychanalystes, certains d'entre eux refusent de ranger leur discipline parmi les sciences humaines. Mais pour les besoins du présent débat, laissons celui-là de côté.
4. En termes de méthode, on peut signaler la description que Sigmund Freud donne de la sienne dans ses écrits techniques (1904, 1915, 1927).
5. Voir là-dessus une contestation solidement étayée à la fois de cette approche objectivante et de l'opérationnalisation de celle-ci en protocoles d'intervention : Shedler, 2015 et Burkeman, 2016.
6. Certains psychanalystes critiquent la pratique de la « compréhension » comme relevant trop du moi et pas assez des couches plus primitives de la psyché. D'autres récusent l'accent mis sur la relation, avançant que ce qui « soigne » dans une démarche psychanalytique, c'est le travail avec le langage plutôt que la relation comme telle. Ces points appellent certainement d'amples discussions.
7. On lira avec intérêt le récent livre de l'astrophysicien Aurélien Barrau (2016).

Références

- Assoun, P.-L. (1981). *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Paris : Payot.
- Barrau, A. (2016). *De la vérité dans les sciences*. Paris : Dunod.
- Burkeman, O. (2016, 7 janvier). Therapy Wars: the Revenge of Freud. *The Guardian*. <https://www.theguardian.com/science/2016/jan/07/therapy-wars-revenge-of-freud-cognitive-behavioural-therapy>
- Desjardins, P. (2016). *Les « données probantes » : et si on récapitulait ?* Ordre des psychologues du Québec. <https://www.ordrepsy.qc.ca/-/les-donnees-probantes-et-si-on-recapitulait/>
- Dilthey, W. (1883). *Introduction à l'étude des sciences humaines*. Paris : Presses universitaires de France, 1942.
- Freud, S. (1904). *La technique psychanalytique*. Paris : Presses universitaires de France, 2008.
- Freud, S. (1915). *Pulsion et destins des pulsions*. Paris : Payot, 2014.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris : Flammarion, 2019.
- Freud, S. (1933). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 1989.
- Grou, C. (2016). *Pour une pratique scientifique et réflexive : jamais l'un sans l'autre !* Ordre des psychologues du Québec. <https://www.ordrepsy.qc.ca/-/pour-une-pratique-scientifique-et-reflexive-jamais-l-un-sans-l-autre-1/3.3>

- Henrichon, P. (2020). *Big Data: faut-il avoir peur de son nombre?* Montréal: Écosociété.
- Miskiewicz, M. (1998). Dilthey et la difficile recherche d'une autre objectivité, *Intellectica*, 1-2 (26-27), 111-133.
- Piketty, T. (2019). *Capital et idéologie*. Paris: Seuil.
- Shedler, J. (2015). Where is the Evidence for "Evidence-Based" Therapy? *Journal of Psychological Therapies in Primary Care*, 4, 47-59.
- Villani, C. (2019). *Les mathématiques sont la poésie des sciences*. Paris: Flammarion.
- Zweig, S. (1931). *La guérison par l'esprit. Mesmer, Mary Baker-Eddy, Freud*. Paris: Belfond, 1991.